

Extrait du Rhuthmos

<http://rhuthmos.eu/spip.php?article1364>

Émergence d'une anthropologie rythmique - Rythmes des langues, rythmes d'avant le langage, rythmes du

Date de mise en ligne : mercredi 30 juillet 2014

Rhuthmos



Sommaire

- [Rythmes des langues et rythmes d'avant le langage](#)
- [Les rythmes du discours](#)

Ce texte est la suite d'une réflexion présentée [ici](#).

Rythmes des langues et rythmes d'avant le langage

Dans la *Lettre sur les sourds et muets* (1751), Diderot se place d'entrée de jeu dans le sillage de Condillac : il commence ostensiblement sa réflexion par une spéculation sur la genèse du langage articulé fondée sur le primat gnoséologique des sens - tout en sautant l'étape du « langage d'action », il y reviendra plus tard. Frappés, tout d'abord, par les objets sensibles, les hommes auraient commencé par nommer ceux-ci, en créant un certain nombre de substantifs et tous les adjectifs ; de ces premiers individus et de ces premières qualités, ils auraient ensuite extrait des traits généraux, qu'ils auraient nommés par de nouveaux substantifs [1] ; à quoi ils auraient finalement ajouté les modalités temporelles [2].

Or, de cette mise en place, Diderot tire une conclusion bien différente de celle de son prédécesseur. Comme lui, en bon sensualiste, il soutient que les universaux n'ont aucune réalité et doivent être considérés simplement comme des noms de classes d'objets. Mais, il affirme, dans le même mouvement, que l'inversion n'est pas le propre des langues comme le latin et le grec, mais bien plus sûrement celui du français [3]. Autrement dit, s'il s'oppose, comme Condillac, au « préjugé » rationaliste selon lequel le français suivrait l'ordre naturel de la pensée, il ne conteste pas, comme celui-ci le fait, la *manière de poser le problème lui-même*. Il prend une position strictement - et simplement - inverse à celles de ses adversaires, proche au moins à cet égard de celle de l'Abbé Batteux, qui puise lui aussi chez Condillac et à qui est adressée la lettre [4].

Afin de mieux comprendre le sens de cette étrange entrée en matière, reprenons son raisonnement dans le détail. Avec l'apparition du langage articulé, les gains en termes de commodité de communication produits par le processus de généralisation auraient été si considérables qu'« on » aurait fini par croire que ce qu'« on » venait d'inventer pour répondre aux besoins existait réellement, que les qualités sensibles n'étaient que des accidents de substances qui leur préexistaient et « que l'adjectif était réellement subordonné au substantif, quoique le substantif ne soit proprement rien, et que *l'adjectif soit tout* » [5]. Bien que les dénominations des qualités sensibles soient apparues les premières et que la notion de substance ne soit elle-même qu'une simple construction langagière, en quelque sorte un être purement imaginaire, « les hommes » auraient accordé à celle-ci le premier rang sur le plan ontologique comme sur le plan discursif et aux qualités le second. La sophistication croissante du langage serait donc responsable d'une « inversion » de « l'ordre naturel » de notre « rapport sensible » au monde[6].

Cette inversion concernerait, il est vrai, certaines langues plus que d'autres. Du fait de son histoire, du rôle qu'y ont joué les philosophes [7] et plus particulièrement les philosophes scolastiques [8], le français aurait amplifié d'une manière extraordinaire cette dérive propre à toute l'espèce humaine. En adoptant comme norme dominante la succession sujet-verbe-complément, c'est-à-dire en plaçant en premier la substance et en dernier les qualités, il se serait tout particulièrement éloigné de l'« ordre naturel » [9]. À cela se serait ajoutée la pression effectuée par la recherche d'une certaine euphonie [10]. Ainsi, contrairement à ce qu'affirment les rationalistes à l'instar de Charpentier ou de Bouhours, et comme le soutiennent certains sensualistes comme Batteux, c'est le français qui pratiquerait l'inversion et non pas le latin ou le grec.

Les commentateurs passent en général très vite sur ces considérations, qu'ils considèrent comme « fantaisistes », « contradictoires » [11] et tombant finalement dans « un véritable nationalisme linguistique et littéraire dans la ligne de celui du Grand Siècle [...] peu conforme au cosmopolitisme des Lumières, à leur esprit scientifique et à notre philologie moderne » [12]. Tout en partageant ce diagnostic, il me semble intéressant de s'arrêter un instant sur ces difficultés car on y discerne une interrogation encore sans réponse et dont la solution, lorsque Diderot l'aura trouvée, se révélera extrêmement novatrice.

Si l'on y prête attention, on verra que l'entrée en matière de la *Lettre sur les sourds et muets* et la prise de position concernant l'inversion et le génie de la langue française à laquelle elle aboutit allient, de manière tout à fait contradictoire, une dénonciation de la réification des universaux, fondée sur *l'arbitraire du signe*, et une autre concernant ce qu'il considère comme les inversions du français, eu égard à un point de vue fondé, quant à lui, sur l'existence d'une *norme langagière naturelle*.

Une telle contradiction pourrait bien sûr être attribuée à un défaut d'attention de la part de Diderot, qui revendique du reste souvent, non sans plaisir de provoquer, une certaine désinvolture, voire un droit à se contredire, dans l'exposition philosophique [13]. Pourtant, une telle explication, qui l'identifierait à sa frivolité autoproclamée, raterait son enjeu profond. Cette contradiction me paraît au contraire révéler une intense préoccupation quant à ce que deviennent la signification et la pensée, si l'on adopte le principe de l'arbitraire du signe. Tout se passe comme si Diderot ne pouvait encore admettre, au moment où il entame la *Lettre*, la pointe extrême de la réflexion condillacienne : à savoir que l'arbitraire ne concerne pas seulement le signifiant, ni même le signifié, mais aussi la syntaxe, l'ordre des mots, *l'organisation du flux de la parole*.

Si ces derniers pouvaient se ranger au fil de la chaîne parlée dans n'importe quel ordre, cela n'impliquerait-il pas en effet qu'ils constituent un obstacle bien plus qu'une aide à la connaissance des choses ? Surtout, cela ne mettrait-il pas en danger la pensée elle-même, qui est précisément enchaînement des idées ? D'où, il me semble, la tentation de fixer un « ordre naturel » qui assurerait, au moins à titre de norme originelle, la coïncidence entre l'ordre dans lequel nous apparaissent les choses, l'ordre du discours que nous tenons à leur égard et finalement l'ordre dans lequel nous enchaînons nos idées [14]. Un ordre qui permettrait, en outre, de classer les langues en fonction de leur respect plus ou moins grand à son égard et ainsi de donner au français une place privilégiée - tantôt, il est vrai, au titre de langue la plus inversée, tantôt au titre de langue au contraire la plus directe.

Ces présupposés apparaissent très clairement lorsque l'on compare sa position avec celle de Batteux [15]. Dans son traitement de l'inversion, Batteux est en fait beaucoup plus proche de Condillac et de la notion d'arbitraire, même s'il ne reprend pas à son compte son roman des origines, que ne l'est Diderot. Dans ses *Lettres sur la phrase française comparée à la phrase latine* (1748), il affirme que l'ordre des mots en français n'est pas plus naturel que celui de n'importe quelle autre langue. Les hommes croient naturel l'ordre auquel ils sont habitués, rien de plus. Prendre le français pour modèle et soutenir que tout ordre des mots différent n'est pas normal est aussi absurde que de croire que les habitants des antipodes marchent les pieds en haut et la tête en bas. Certes, il affirme qu'on pourrait considérer en revanche le latin comme proche de l'ordre naturel, mais ce n'est pas parce qu'il imiterait un ordre inné rationnel. Batteux oppose les catégories de la rhétorique et de la philosophie sensualistes à celles de la philosophie et de la grammaire rationalistes. L'ordre des mots ne dépend pas d'un ordre inscrit dans l'esprit mais tout simplement des conditions pratiques du discours. Les hommes parlent pour communiquer à d'autres leurs idées et leurs sensations, c'est pourquoi ils placent en premier ce qui leur semble le plus important, au moment où ils parlent, de manière à se faire comprendre le mieux possible par ceux à qui ils s'adressent.

Ainsi pour communiquer l'idée que *le soleil est rond*, on dira *rotundus est sol*, car il s'agit d'indiquer comment est le soleil et non pas qu'il existe. Reprenant des exemples classiques, Batteux analyse la succession des mots par laquelle un homme veut mettre en garde quelqu'un à la vue d'un serpent ou qui voudrait qu'on lui donne du pain. Dans les deux cas, c'est d'abord l'objet concerné qui est mentionné et par conséquent l'ordre des mots doit être *serpentem fuge* et *panem praebe mihi*. De même, lorsqu'il s'agit de mettre en évidence les qualités particulières d'un

objet, la place naturelle de l'adjectif se trouve avant le substantif. On dira ainsi en présence d'un Romain *romanum imperium* et non *imperium romanum*. Il est vrai qu'il existe aussi des circonstances où le discours s'échange entre savants ou métaphysiciens. Dans ces cas, somme toute peu fréquents, l'ordre des mots sera déterminé selon des objectifs purement spéculatifs et la phrase *le soleil est rond* correspondra mieux à la suite des idées à communiquer. Mais, l'existence de ces cas n'implique en rien que l'ordre en question soit naturel à l'esprit humain ; ils ne sont que des variations sur une règle générale qui fait dépendre l'ordre des mots de l'acte de discours et de la visée qui le motive. Si le français a généralisé ce type d'ordre métaphysique, c'est tout simplement parce qu'il y est contraint par l'absence de flexion nominale. Une suite de mots est naturelle lorsqu'elle correspond aux motivations de l'intérêt, aux sensations et aux pensées des hommes dans les situations concrètes au sein desquelles ils communiquent.

Diderot cherche, quant à lui, à s'opposer aux catégories rationalistes en remontant à l'origine du langage, lorsque celui-ci n'était que « langage d'action » et à déterminer ainsi ce qu'était, et est encore aujourd'hui de manière plus ou moins marquée suivant les langues, l'*ordre naturel* du discours. Après ses premières considérations introductives, il imagine ainsi une expérience : on prendrait « un homme qui s'interdisant l'usage des sons articulés, tâcherait de s'exprimer par gestes » [16]. En proposant à ce « muet de convention » de répondre à un certain nombre de questions, on pourrait alors inférer « de la succession de ses gestes [...] l'ordre des idées qui aurait paru le meilleur aux premiers hommes pour se communiquer leurs pensées par gestes, et [...] celui dans lequel ils auraient pu inventer les signes oratoires » [17]. Puis, par un mouvement analogue à l'hyperbolisation cartésienne du doute par l'hypothèse du Malin Génie, il hyperbolise la privation de la parole afin de s'assurer que son expérience atteindra bien, en dépit la distance temporelle qui la sépare de ce qu'elle vise, la couche la plus profonde, la nature proprement dite, la nature d'avant le langage. Il lui vient en effet, dit-il, « un scrupule » : les « muets de convention » ont l'habitude de passer par une langue particulière pour exprimer leurs pensées, or cette habitude risque de fausser les résultats de l'expérience. Autrement dit, ils appartiennent à une période de la culture humaine déjà marquée par le discours articulé et, comme telle, éloignée de la condition des hommes originels [18]. C'est pourquoi, il propose, plutôt que de faire jouer le rôle d'un muet par une personne sachant parler, de « s'adresser à un sourd et muet de naissance » qui serait « sans préjugé sur la manière de communiquer la pensée » et qui ainsi ne pourrait être influencé, sur le chapitre des inversions tout particulièrement, par une langue déjà formée. Les sourds-muets de naissance constitueraient en quelque sorte « des images très approchées de ces hommes fictifs qui, n'ayant aucun signe d'institution, peu de perceptions, presque point de mémoire, pourraient passer pour des animaux à deux pieds ou à quatre » [19] - en bref, ils constitueraient les meilleures images actuelles des hommes d'avant l'arbitraire du signe [20].

Ainsi, la première stratégie de Diderot n'est-elle pas de s'appuyer, pour juger des rapports entre l'ordre des idées et l'ordre des mots, à l'instar de Batteux, sur les contributions de la rhétorique et l'analyse du discours, mais de remonter, à *la manière de Condillac*, à ce que serait l'ordre naturel de la pensée à l'époque où le langage articulé n'existait pas encore et où les hommes ne s'exprimaient encore que par gestes et mimiques. Or, comme souvent, le *à la manière de* tombe dans un mauvais pastiche. Alors que Batteux, sans reprendre son roman génétique, reste proche par l'esprit de Condillac, Diderot s'en éloigne, tout en lui étant plus fidèle formellement parlant. En cherchant à remonter « expérimentalement » vers la période du « langage d'action », il *réalise* en fait une fiction qui ne servait à celui-ci qu'à établir, d'une manière purement *méthodologique*, l'arbitraire du signifiant, du signifié et de la syntaxe, c'est-à-dire de l'organisation du flux du langage, et aboutit ainsi à une série de conclusions radicalement anti-condillacienne : il aurait existé un ordre naturel, « animal », des signes - et donc de la pensée - avant même tout langage articulé [21] ; les différents modes d'organisation du discours pratiqués dans les divers idiomes modernes ou anciens pourraient être rangés en fonction de leur degré plus ou moins grand d'éloignement par rapport à cet ordre [22] ; le français, sur ce plan, aurait un génie particulier qui le distinguerait de toutes les autres langues et en ferait l'idiome privilégié de la sagesse et de la philosophie [23].

Les rythmes du discours

Il y a donc tout un pan de la réflexion de Diderot sur le langage qui a irrémédiablement vieilli et qui fait partie aujourd'hui de ces collections d'idées abandonnées, qui ont marqué leur temps mais ne nous parlent plus. Il en existe toutefois, dès cette première discussion, un peu souterrainement, un autre dont il convient de souligner au contraire la *modernité* - et l'importance pour la rythmologie. C'est la couche de sa réflexion qui, à travers les errances du commencement, le relie, en amont d'une manière cette fois *non réaliste* à la thématique du « langage d'action » de Condillac et à ses « restes » prosodiques, rythmiques et gestuels dans le discours, et annonce toutes les recherches postérieures concernant la valeur poétique et l'organisation du discours qui la justifie.

Cette couche, il est vrai, n'est pas facile d'accès. Les commentateurs voient souvent le passage, dans la *Lettre sur les sourds et muets*, de la réflexion initiale sur les inversions à la théorie poétique qui la suit, comme un saut de côté ou comme une enjambée, typique du mode de réflexion digressif et par collage que Diderot affectionne. Celui-ci glisserait simplement d'une question à la mode, dont il est nécessaire de traiter pour se situer dans le débat contemporain, à une préoccupation qui le concerne plus personnellement et qui n'aurait pas grand rapport avec ce qui précède.

Il me semble qu'il y a, au contraire, un lien très étroit entre la question des inversions, par laquelle Diderot commence sa *Lettre*, et la proposition, qui la suit, de considérer la poésie comme hiéroglyphique [24]. Celle-ci, dans sa tentative de montrer qu'il existe dans le discours - au moins dans le discours poétique - un autre type d'ordre que l'ordre linéaire, apparaît en effet clairement comme une tentative de dépassement des apories sur lesquelles vient de déboucher la réflexion concernant les rapports entre l'ordre du flux de la parole et celui du flux de la pensée. En même temps, nous allons le voir, elle fait entrer sa réflexion dans une sphère encore inexplorée.

La pensée, fait-il remarquer tout d'abord, semble se couler dans les voies d'expression qu'offre l'idiome particulier utilisé et elle suit alors celui-ci dans ses déterminations formelles. C'est le cas, on l'a vu, pour les « muets de convention » qui ont l'habitude de passer par une langue particulière pour exprimer leurs pensées et dont l'ordre des idées est ainsi prédéterminé. Mais c'est aussi le cas, un peu plus loin, de l'inversion pratiquée par Cicéron dans le *Pro Marcello*. Selon Diderot, « il n'y avait point dans ses idées l'inversion qui règne dans ses termes ». Il existait même dans son esprit « un ordre d'idées [...] tout contraire à celui des expressions, ordre auquel il se conformait, sans s'en apercevoir, subjugué par la longue habitude de transposer » [25]. L'ordre de la langue, surtout quand elle est déjà très avancée dans son évolution, s'impose alors à celui de la pensée [26].

Mais Diderot ne s'en tient pas là. Continuant sa réflexion, il note également que la pensée se présente de manière à la fois multiple et simultanée, et que le langage fonctionne alors comme un instrument analytique et simplificateur. À la fin de son commentaire concernant l'inversion chez Cicéron, Diderot s'interroge ainsi sur l'existence d'un ordre de succession naturel des idées et suggère qu'on devrait peut-être - au moins pour les idées portées par certaines phrases courtes - les concevoir comme présentes « dans le même instant » [27]. De même un peu plus loin, il fait remarquer que lorsque nous disons : « *le beau fruit ! j'ai faim, je mangerais volontiers icelui* », nous distribuons dans une succession de mots des sensations extérieures, de sensations intérieures et une visée qui sont en réalité concomitantes [28]. Le langage est alors en retard sur la pensée [29]. Cette insuffisance a pour corollaires non seulement les difficultés que nous rencontrons à exprimer précisément nos états de conscience, mais aussi la croyance fautive selon laquelle l'esprit serait constitué par une série d'affections liées les unes aux autres linéairement, alors même qu'il se présente comme un « tableau » qui « existe en entier et tout à la fois », mais qui est toujours « mouvant » et « d'après lequel nous peignons sans cesse » [30].

Nombre de spécialistes présentent ces deux points de vue comme complémentaires [31]. Mais on ne peut que noter, au contraire, le basculement qui s'effectue de la première série d'analyses à la seconde. Diderot présuppose, dans l'une, l'existence d'un ordre naturel des pensées, qui serait trahi par l'organisation formelle de la *langue*. Mais, dans l'autre, s'il y a toujours trahison et défaut, c'est le *discours* qui est cette fois en cause, et ce n'est plus par rapport à une *consécution de pensées*, mais au contraire par rapport à leur *présentation simultanée à l'esprit*. Autrement dit, *l'ordre naturel des idées et ses détournements par la langue* disparaissent pour être remplacés par un

ystème à la fois complexe et dynamique d'affections représenté par le discours [32].

L'enjeu de ce basculement apparaît très clairement dans l'image qui en est l'opérateur. Diderot compare en effet, précisément à ce moment là de son raisonnement, l'être humain à une « horloge ambulante » [33], projetant ainsi sa réflexion dans une dimension entièrement inédite, ou pour le dire dans des termes plus adéquats véritablement inouïe. Non pas que cette image soit elle-même très neuve : elle est empruntée à Descartes [34]. Non pas qu'elle ne soit pas non plus empreinte d'un certain dualisme : « l'âme » y apparaît, à l'instar du « fontainier » cartésien, à la fois intérieure et séparée de la machine comme l'« une de ces petites figures dont nous orçons le haut de nos pendules » et qui, « comme un musicien [...] écouterait si son instrument est bien accordé » [35]. Mais parce que cette image transforme tout d'un coup l'interrogation sur les rapports entre la pensée et le langage en un questionnement sur la *signifiante*, poussant ainsi Diderot, à la fois, à renouer avec certaines intuitions de Condillac et à pénétrer dans des contrées encore entièrement inconnues. C'est elle qu'il reprendra dans *Le Rêve de d'Alembert* en 1769 sous la forme plus sophistiquée d'une comparaison du corps-esprit du philosophe à un clavecin.

D'une manière assez différente de Descartes, qui s'intéressait principalement à des machines hydrauliques ou purement mécaniques qui servaient uniquement à représenter le corps, l'image de l'horloge mène Diderot à comparer l'esprit à un automate acoustique dans lequel une multitude infinie de fils partant du corps aboutiraient à des petits marteaux frappant un même timbre. Toutes les sensations, quels que soient les sens d'où elles proviennent, sont ainsi placées sous l'égide de l'ouïe et non plus sous celui de la vue [36], et les idées considérées non plus comme des images mais comme des sons.

Or, cette modification de la conception de la constitution sensible des idées entraîne une réinterprétation du principe condillacien d'indissociabilité des idées et des mots, des signifiés et des signifiants. Tout en conservant le principe global, elle implique d'y inverser le primat du sens sur le son qui y perdurait. Si les pensées sont dès l'origine comme des sons, parler, ou pour le dire autrement s'activer verbalement, ne peut plus signifier penser en émettant des sons articulés suivant des critères de distinction indexés sur le signifié, mais émettre des sons qui produisent un flux sémantique organisé par leurs continuités et discontinuités, leurs résonances et leurs dissonances, c'est-à-dire, comme chez son prédécesseur, leur prosodie et leur rythme. C'est pourquoi, Diderot ajoute alors que le jugement consiste « dans la formation d'accords » et le discours « dans leur succession » [37]. L'ordre du discours n'est plus un ordre *logique*, comme chez les rationalistes, ni même simplement un ordre *pragmatique*, comme chez le sensualiste Batteux, mais un ordre *harmonique* et *rythmique*, qui les remplace l'un et l'autre [38].

On notera la fulgurance de l'intuition théorique exposée en quelques lignes et la radicalité de la position introduite ici : faire de l'ordre du discours un ordre harmonique et rythmique, c'est sous-entendre que le langage ne prend plus sa source dans la pensée mais dans le corps, et que, comme langage et pensée sont indissociables, c'est bien en définitive le corps qui pense. Par ailleurs, il ne s'agit plus de communiquer vers l'extérieur, à d'autres individus considérés eux aussi comme munis d'une intériorité pensante, une pensée qui préexisterait à l'intérieur, soit en calquant son ordre prétendument universel, soit en faisant varier celui-ci en fonction des circonstances. La pensée se produit en même temps que se tisse l'interaction sociale - par le même geste discursif. C'est le langage qui est la source prosodique et rythmique à la fois des rapports à la nature et des rapports sociaux, de la connaissance et de la société - langage qui prend lui-même sa source dans le corps.

Il y a donc dans l'image, sinon de l'horloge, tout au moins de l'automate acoustique qui lui fait suite, une *modernité* de Diderot, qui n'a pas été assez remarquée et qui annonce la définition du cycle du langage par Humboldt [39], les différences entre langue et discours, sémiotique et sémantique, signification et signifiante - et le primat donné par Benveniste aux seconds termes de ces couples - ; mais aussi Meschonnic et sa théorie du rythme poétique ; enfin, la théorie récente des rythmes de l'individuation singulière et collective à laquelle j'ai pour ma part tenté de contribuer. C'est cette image qui débouche quelques pages plus loin sur sa célèbre théorie de « l'hiéroglyphe », c'est-à-dire d'un mode d'expression du langage qui ne se limiterait pas à *articuler linéairement des propositions logiques* mais *prendrait en charge simultanément, en les liant les uns aux autres par les signifiants qui leurs sont associés, aussi*

bien les idées et les concepts que les émotions et les affects, c'est-à-dire toutes les énergies venant du corps.

La suite [ici](#)...

[1] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 13 : « Pour bien traiter la matière des inversions, je crois qu'il est à propos d'examiner comment les langues se sont formées. Les objets sensibles ont les premiers frappé les sens, et ceux qui réunissaient plusieurs qualités sensibles à la fois ont été les premiers nommés ; ce sont les différents individus qui composent cet univers. On a ensuite distingué les qualités sensibles les unes des autres, on leur a donné des noms ; ce sont la plupart des adjectifs. Enfin, abstraction faite de ces qualités sensibles, on a trouvé ou cru trouver quelque chose de commun dans tous ces individus, comme l'impénétrabilité, l'étendue, la couleur, la figure, etc., et l'on a formé les noms métaphysiques et généraux, et presque tous les substantifs. »

[2] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 23 : « Donc si j'avais raison de dire qu'à l'origine du langage, les hommes ont commencé par donner des noms aux principaux objets des sens, aux fruits, à l'eau, aux arbres, aux animaux, aux serpents, etc., aux passions, aux lieux, aux personnes, etc., aux qualités, aux quantités, aux temps, etc., je peux encore ajouter que les signes des temps ou des portions de la durée ont été les derniers inventés. J'ai pensé que pendant des siècles entiers, les hommes n'ont eu d'autres temps que le présent de l'indicatif ou de l'infinitif que les circonstances déterminaient à être tantôt un futur, tantôt un parfait. »

[3] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 13-14 : « Si on examine cette question en elle-même, savoir si l'adjectif doit être placé devant ou après le substantif, on trouvera que nous [les Français] renversons souvent l'ordre naturel des idées. » Plus loin, IV, 31 : « Si on la compare [la phrase française] à l'ordre d'invention des mots, au langage des gestes auxquels le langage oratoire a été substitué par degrés, il paraît que nous renversons, et que de tous les peuples de la terre il n'y en a point qui est autant d'aversion que nous. »

[4] Celui-ci a fait paraître en 1746 *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, devenu en 1747-48 *Cours de belles-lettres* en trois volumes et incluant alors au tome II des *Lettres sur la phrase française comparée à la phrase latine*. Sur des bases sensualistes proches de Condillac, il y soutient un point de vue contraire au point de vue rationaliste et affirme qu'il n'y a pas d'ordre naturel des mots en français, mais partout des inversions, et que l'ordre du latin, en revanche, est parfaitement conforme à la nature. J'y reviens plus bas.

[5] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 13 : « Peu à peu on s'est accoutumé à croire que ces noms représentaient des êtres réels : on a regardé les qualités sensibles comme de simples accidents ; et l'on s'est imaginé que l'adjectif était réellement subordonné au substantif, quoique le substantif ne soit proprement rien, et que l'adjectif soit tout. »

[6] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 13 : « Qu'on vous demande ce que c'est qu'un corps, vous répondrez que c'est une substance étendue, impénétrable, figuré, colorée et mobile. Mais ôtez de cette définition tous les adjectifs, que restera-t-il pour cet être imaginaire que vous appelez substance ? Si on voulait ranger dans la même définition les termes suivant l'ordre naturel, on dirait, colorée, figuré, étendu, impénétrable, mobile, substance. C'est dans cet ordre que les différentes qualités des portions de la matière affecteraient, ce me semble, un homme qui verrait un corps pour la première fois. L'oeil serait frappé d'abord de la figure, de la couleur et de l'étendue ; le toucher s'approchant ensuite du corps, en découvrirait l'impénétrabilité ; et la vue et le toucher s'assureraient de la mobilité. Il n'y aurait donc point d'inversion dans cette définition ; et il y en a une dans celle que nous avons donnée d'abord. »

[7] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 14 : « Les adjectifs, représentant pour l'ordinaire les qualités sensibles, sont les premiers dans l'ordre naturel des idées ; mais pour un philosophe, ou plutôt pour bien des philosophes qui se sont accoutumés à regarder les substantifs abstraits comme des êtres réels, ces substantifs marchent les premiers dans l'ordre scientifique, étant, selon leur façon de parler, le support ou le soutien des adjectifs. »

[8] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 14 : « De là on pourrait tirer une conséquence : c'est que nous sommes peut-être redevables à la philosophie péripatéticienne, qui a réalisé tous les êtres généraux et métaphysiques, de n'avoir presque plus dans notre langue de ce que nous appelons des inversions dans les langues anciennes. »

[9] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 14 : « Car si on examine cette question en elle-même, savoir si l'adjectif doit être placé devant ou après le substantif, on trouvera que nous [les Français] renversons souvent l'ordre naturel des idées. » Plus loin : « Cette philosophie a régné tandis que notre langue se perfectionnait sous Louis XIII et sous Louis XIV. Les Anciens qui généralisaient moins, et qui étudiaient plus la nature en détail et par individus, avaient dans leur langue une marche moins monotone, et peut-être le mot d'inversion eût-il été fort étrange pour eux. »

[10] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 33 : « Dans la langue perfectionnée, on a voulu de plus de l'harmonie, parce qu'on a cru qu'il ne serait pas inutile de flatter l'oreille en parlant à l'esprit. Mais comme on préfère souvent l'accessoire au principal, souvent aussi l'on a renversé l'ordre des idées pour ne pas nuire à l'harmonie. »

[11] Laurent Versini note que Diderot « se contredit même un peu » (« Introduction », *Ruvres*, IV, 7) puisqu'il soutient à la fois que l'adjectif, traduisant les qualités ou accidents de l'être immédiatement perceptibles, devait dans les premiers temps de l'humanité précéder le nom, qui rend les substances et essences abstraites, et, un peu plus loin, que l'ordre naturel des mots, dans un état proche du « cri de la nature », était déjà celui du français.

À cela, il faut ajouter que Diderot oppose d'une manière un peu confuse - en tout cas contradictoire avec ses prémisses méthodologiques qui superposent genèse et fonctionnement - l'inversion comparée à « l'ordre d'invention des mots » et l'inversion comparée à « l'ordre des vues de l'esprit ». Ce distinguo lui permet de réunir les points de vue opposés et de soutenir *in fine* que, du point de vue de l'ordre rationnel, il n'y a pas d'inversions en français et que Cicéron a suivi par avance la syntaxe française ! *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 31 : « Si l'on compare notre construction à celle des vues de l'esprit assujettie par la syntaxe grecque ou latine, comme, il est naturel de faire, il n'est guère possible d'avoir moins d'inversions que nous n'en avons. Nous disons les choses en français comme l'esprit est forcé de les considérer en quelque langue qu'on écrive. Cicéron a pour ainsi dire suivi la syntaxe française, avant que d'obéir à la syntaxe latine. »

Autre contradiction flagrante : après avoir considéré les sourds-muets de naissance comme « des images très approchées » des hommes d'avant le langage articulé (IV, 17), il raconte quelques pages plus loin une anecdote qui montre au contraire qu'un sourd a accès non seulement au langage mais qu'il s'exprime en fonction de la langue de la société dans laquelle il a été élevé (IV, 19) : « [II] me répondit qu'il y avait peu de mérite à être sorti du mauvais pas où j'étais [ils sont en train de jouer aux échecs], avec les conseils du tiers, du quart et des passants ; ce que ses gestes signifiaient si clairement, que personne ne s'y trompa, et que l'expression populaire, consulter le tiers, le quart et les passants, vint à plusieurs en même temps ; ainsi bonne ou mauvaise, notre muet rencontra cette expression en gestes. »

[12] Laurent Versini (« Introduction », *Ruvres*, IV, 7). A la suite du distinguo qui vient d'être expliqué, Diderot se lance en effet dans une longue diatribe qui reprend l'essentiel du mythe de la clarté de la langue française et de la répartition binaire des langues selon qu'elles expriment mieux la pensée ou les sentiments.

Lettre sur les sourds et muets, IV, 32 : « J'ajouterais volontiers que la marche didactique et réglée à laquelle notre langue est assujettie, la rend plus propre aux sciences ; et que par les tours et les inversions que le grec, le latin, l'italien, l'anglais, se permettent, ces langues sont plus avantageuses pour les lettres. Que nous pouvons mieux qu'aucun autre peuple faire parler l'esprit, et que le bon sens choisirait la langue française ; mais que l'imagination et les passions donneraient la préférence aux langues anciennes et à celles de nos voisins. Qu'il faut parler français dans la société et dans les écoles philosophie ; et grec, latin, anglais dans les chaires et sur les théâtres : que notre langue sera celle de la vérité, si jamais elle revient sur terre ; et que la grecque, la latine, et les autres seront les langues de la fable et du mensonge. »

[13] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 30 : « Pour moi qui m'occupe plutôt à former des nuages qu'à les dissiper, et à suspendre les jugements qu'à juger, Je vais vous démontrer encore que si le paradoxe que je viens d'avancer n'est pas vrai, si nous n'avons pas plusieurs perceptions à la fois, il est impossible de raisonner et de discourir. Car discourir ou raisonner, c'est comparer deux ou plusieurs idées. »

[14] On trouve un premier indice de cet inconfort à l'égard des conséquences de l'arbitraire et de cette tentation de retrouver un support fixe à la connaissance humaine dans sa définition de « l'ordre d'institution » comme un ordre contraire ou tout au moins « distinct » de la nature originelle. *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 14 : « Je dis l'ordre naturel des idées ; car il faut distinguer ici l'ordre naturel d'avec l'ordre d'institution. »

[15] Le contenu des deux paragraphes suivants est emprunté à U. Ricken, *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières*, op. cit., p. 112-116.

[16] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 14.

[17] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 14.

[18] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 16 : « Mais il me vient un scrupule : c'est que, les pensées s'offrant à notre esprit, je ne sais par quel mécanisme, à peu près sous la forme qu'elles auront dans le discours, et pour ainsi dire, tout habillées, il y aurait à craindre que ce phénomène particulier ne gênât le geste de nos muets de convention ; qu'ils succombassent à une tentation qui entraîne presque tous ceux qui écrivent dans une autre langue que la leur, la tentation de modeler l'arrangement de leurs signes sur l'arrangement des signes de la langue qui leur est habituelle. »

[19] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 17.

[20] Ce fantasme d'une origine de l'homme non encore marquée par le langage est tellement fort que lorsqu'il examine, par la suite, l'expérience théâtrale, qui devrait pourtant le ramener vers le présent du discours, il croit y voir une autre image du langage gestuel originel.

[21] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 32 : « Il faut distinguer dans toutes les langues trois états par lesquels elles ont passé successivement au sortir de celui où elle n'était qu'un mélange confus de cris et de gestes, mélange qu'on pourrait appeler du nom de langage animal. »

[22] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 32 : « Ces trois états sont l'état de *naissance*, celui de *formation*, et l'état de *perfection*. »

[23] *Lettre sur les sourds et muets*, V, 32 : « Le français est fait pour instruire, éclairer et convaincre ; le grec, le latin, l'italien, l'anglais pour persuader, émouvoir et tromper ; parlez grec, latin, italien au peuple, mais parlez français au sage. »

[24] Genette est l'un des rares à indiquer une continuité mais il n'en donne pas la raison. G. Genette, *Mimologiques*, *op. cit.*, p. 232 : « Comme pamphlet sur l'inversion, la *Lettre* s'achève ici. Mais c'est ici qu'elle rebondit dans une direction toute différente, et fort inattendue - quoique non sans rapport avec le sujet : celle d'une théorie du langage poétique. »

[25] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 25.

[26] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 48 : « J'ai vu sous la langue formée l'esprit enchaîné par la syntaxe. »

[27] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 25 : « Je soutiens que quand une phrase ne renferme qu'un très petit nombre d'idées, il est fort difficile de déterminer quel est l'ordre naturel que ces idées doivent avoir par rapport à celui qui parle. Car si elles ne se présentent pas toutes à la fois, leur succession est au moins si rapide, qu'il est souvent impossible de démêler celle qui nous frappe la première. Qui sait même si l'esprit ne peut pas en avoir un certain nombre exactement dans le même instant ? »

[28] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 27-28 : « Quoique tous ces jugements *le beau fruit ! j'ai faim, je mangerais volontiers icelui*, soient rendus chacun par deux ou trois expressions, ils ne supposent tous qu'une seule vue de l'âme [...] *Je mangerais volontiers icelui* ne sont que des modes d'une seule sensation. *Je* marque la personne qui l'éprouve ; *mangerais*, le désir et la nature de la sensation éprouvée ; *volontiers*, son intensité ou sa force ; *icelui*, la présence de l'objet désiré ; mais la sensation n'a point dans l'âme ce développement successif du discours ; et si elle pouvait commander à vingt bouches, chaque bouche disant son mot, toutes les idées précédentes seraient rendues à la fois. »

[29] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 28 : « Si ces expressions énergiques étaient plus fréquentes, au lieu que la langue se traîne sans cesse après l'esprit, la quantité d'idées rendues à la fois pourrait être telle que la langue allant plus vite que l'esprit, il serait forcé de courir après elle. »

[30] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 29-30 : « L'état de l'âme dans un instant indivisible fut représenté par une foule de termes que la précision du langage exigea, et qui distribuèrent une impression totale en parties : et parce que ces termes se prononçaient successivement, et ils ne s'entendaient à mesure qu'ils se prononçaient, on fut porté à croire que les affections de l'âme qu'ils représentaient avaient la même succession ; mais il n'en est rien. Autre chose l'état de notre âme, autre chose le compte que nous en rendons soit à nous-mêmes, soit aux autres ; autre chose la sensation totale et instantanée de cet état, autre chose l'attention successive détaillée que nous sommes forcés d'y donner pour l'analyser, la manifester et nous faire entendre. Notre âme est un tableau mouvant d'après lequel nous peignons sans cesse : nous employons bien du temps à le rendre avec fidélité ; mais il existe en entier et tout à la fois : l'esprit ne va pas à pas comptés comme l'expression. »

[31] C'est le cas, par exemple de S. Harvey et M. Hobson : « Chez Diderot, pensée et langue sont décalées et peuvent s'influencer réciproquement, mais d'une manière qui n'est pas stable. » - « Dossier » dans *Lettre sur les aveugles. Lettre sur les sourds et muets*, Paris,

Flammarion, 2000, p. 210

[32] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 30 : « La formation des langues exigeait la décomposition ; mais *voir* un objet, le *juger* beau, *éprouver* une sensation agréable, *désirer* la possession, c'est l'état de l'âme dans un même instant ; et ce que le grec et le latin rendent par un seul mot. Ce mot prononcé, tout est dit, tout est entendu. Ah ! Monsieur, combien notre entendement est modifié par les signes, et que la diction la plus vive et encore une froide copie de ce qui s'y passe. »

[33] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 28 : « Si j'avais affaire à quelqu'un qui n'eût pas encore la facilité de saisir des idées abstraites, je lui mettrais ce système de l'entendement humain en relief, et je lui dirais : « Monsieur, considérer l'homme automate comme une horloge ambulante ; que le coeur en représente le grand ressort, et que les parties contenues dans la poitrine soient les autres pièces principales du mouvement. »

[34] Dans le *Traité de l'homme*, Descartes compare le corps humain à une machinerie hydraulique telle qu'il en existe dans certaines propriétés aristocratiques de l'époque et l'âme à l'ingénieur qui la pilote : « Quant à l'âme raisonnable, qui a son siège principal dans le cerveau, il faut se la représenter dans le rôle du fontainier qui occupe une position centrale qui lui confère un droit de regard et une possibilité de contrôle et de commande sur tout le système de tuyaux et de valves et lui permet de déclencher, de stopper ou de modifier, s'il le désire, les mouvements de l'eau. » Le corps humain est, de ce point de vue, comparable en tout point à celui des animaux : « Ces fonctions suivent toutes naturellement, en cette machine, de la seule disposition de ses organes, ni plus ni moins que font les mouvements d'une horloge, ou autre automate, de celle de ses contrepoids et de ses roues. »

Dans la *Lettre à Newcastle*, 23 nov. 1646, il compare également les animaux à des horloges : « Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas ; car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. »

Pour une discussion du mécanisme de Descartes, J. Bouveresse, « La mécanique, la physiologie et l'âme », *Essais V. Descartes, Leibniz, Kant*, Paris, Agone, p. 247-288.

[35] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 28 : « Imaginez dans la tête un timbre garni de petits marteaux d'où partent une multitude infinie de fils qui se terminent à tous les points de la boîte : élevez sur ce timbre une de ces petites figures dont nous orons le haut de nos pendules, qu'elle ait l'oreille penchée comme un musicien qui écouterait si son instrument est bien accordé ; cette petite figure sera l'âme. »

[36] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 28 : « Si plusieurs des petits cordons sont tirés dans le même instant, le timbre sera frappé de plusieurs coups, et la petite figure entendra plusieurs sons à la fois. »

[37] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 29 : « Il ne tiendrait qu'à moi de suivre ma comparaison plus loin, et d'ajouter que les sons rendus par le timbre ne s'éteignent pas sur le champ ; qu'ils ont de la durée ; qu'ils forment des accords avec ceux qui les suivent ; que la petite figure attentive les compare et les juge consonants ou dissonants ; que la mémoire actuelle, celle dont nous avons besoin pour juger et pour discourir, consiste dans la résonance du timbre ; le jugement dans la formation des accords, et le discours dans leur succession. »

[38] *Lettre sur les sourds et muets*, IV, 29 : « Et cette loi de liaison si nécessaire dans les longues phrases harmoniques ; cette loi qui demande qu'il y ait entre un accord et celui qui le suit, au moins un son commun, resterait-elle donc ici sans application ? Ce son commun, à votre avis, ne ressemble-t-il pas beaucoup au moyen terme du syllogisme ? » Voilà pour la logique. Et voici, un peu plus loin, pour la pragmatique : « Et que sera-ce que cette analogie qu'on remarque entre certaines âmes, qu'un jeu de la nature qui s'est amusée à mettre deux timbres l'un à la quinte et l'autre à la tierce d'un troisième ? [...] Parmi les Scythes, vous dirais-je, une tête était mal timbrée, si le son principal qu'elle rendait n'avait dans la société aucune harmonique ; trois amis formaient l'accord parfait ; un quatrième ami surajouté, où n'eût été que la réplique de l'un des trois autres, ou bien il eût rendu l'accord dissonant. »

[39] Dans l'*Introduction à l'oeuvre sur le Kavi*, Humboldt montre que la synthèse des données des sens et des concepts ne se produit pas, contrairement à ce que pensait Kant, à l'intérieur d'un sujet d'une manière instantanée sous l'action de la puissance schématisante d'une faculté mystérieuse, l'imagination, ni même d'ailleurs à l'intérieur de deux sujets, mais avant tout *entre eux* dans les cycles, mis en branle par des forces venant du corps, de la profération, de l'écoute et de l'échange des mots-idées. A ce sujet, voir J. Trabant, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga, 1992.